

ANUL XVIII Nr. 46

Aprilie-Iunie 1923

BULETINUL SOCIETĂȚII NUMISMATICE ROMÂNE

REVISTĂ PENTRU NUMISMATICĂ ȘI ȘTIINȚELE AUXILIARE

SUB ÎNGRIJIREA D-LUI

DR. CONSTANTIN MOISIL
PROFESOR, NUMISMAT ȘI MEMBRU CORESPONDENT
AL ACADEMIEI ROMÂNE



BUCUREȘTI

TIPOGRAFIA CURȚII REGALE F. GÖBL FII
STRADA REGALĂ, 19

1923

c. 9293

LA MINE LOURDE D'ATHÈNES — LA RÉFORME FINANCIÈRE DE SOLON — LA DRACHME ATTIQUE LÉGÈRE OU DENIER DE NÉRON

Nos récentes recherches sur l'évolution pondérale dans l'antiquité et sur les origines orientales du denier de Néron ¹⁾ projettent un jour très vif sur tout l'ensemble de la numismatique ancienne. D'importants problèmes restés jusqu'ici insolubles pour nous s'éclaircissent tout à coup et s'expliquent, pour ainsi dire, d'eux mêmes. Les résultats en sont tout aussi intéressants pour la numismatique grecque que pour celle des Romains. Les principaux de ces résultats sont ceux qui touchent aux origines de la monnaie d'Athènes.

Nous avons cru pendant longtemps que le système monétaire de Néron était d'invention romaine et que le nom de drachme, et surtout de drachme attique, avait été donné à l'unité monétaire de Néron par analogie, à cause de la place que cette monnaie aurait occupé dans un système monétaire semblable à celui de Néron.

Nous ne soupçonnions pas alors, qu'un lien quelconque pût exister entre cette monnaie nouvelle et la monnaie primitive d'Athènes. En constatant plus tard l'identité certaine du denier néronien et de la drachme des cistophores, nous nous sommes aussitôt rendu compte de la vérité. La réforme monétaire de Néron a consisté simplement dans l'adoption du système monétaire de Pergame et dans la frappe à Rome d'un denier de poids cistophorien.

Les Romains se servaient déjà de système monétaire de Pergame en Asie, depuis qu'ils avaient hérité du royaume des Atales. Le nom de drachme, appliqué au denier de Néron, s'expliquait donc sans aucune difficulté.

Mais ce n'était pas là tout. Il devenait aussi évident que le nom de drachme attique, employé pour désigner dans les textes le

¹⁾ Soutzo, *L'évolution pondérale dans l'antiquité* dans le Buletinul Societ. Numism. Rom. XVI (1921) p. 59 suiv. et *Le denier de Néron, la drachme cistophore et le talent cuboïque* dans le même Buletinul VII (1922) p. 1.

denier de Néron, ne lui avait pas été donné par analogie, mais parce que la drachme des cistophores était effectivement une *drachme* d'origine attique. L'origine attique de cette drachme devenait dès lors indubitable : la drachme des cistophores est bien une drachme *attique*. Cette monnaie pèse exactement le $\frac{1}{128}$ de la mine attique.

Nous savions déjà par les textes que dans l'antiquité le $\frac{1}{128}$ de la mine attique de Solon portait, aussi bien que le $\frac{1}{100}$ de cette mine, le nom de drachme. C'est pourquoi, afin de la distinguer de la véritable drachme attique de Solon, nous l'avions désigné sous le nom de drachme *néoattique*. Nous ne pouvions choisir un nom plus impropre, car cette fraction pondérale, $\frac{1}{128}$ de la mine attique, est d'origine beaucoup plus ancienne que la drachme de Solon.

En effet, nous l'avons dit déjà ¹⁾ — mais nous le répétons ici à cause de son importance — le mode de partage centésimal de la mine de Solon ne peut être que contemporain de sa réforme financière. Car le nombre de grains contenu dans la mine attique n'étant pas divisible par 100, la drachme centième de cette mine ne contient qu'un nombre fractionnaire de grains, ce qui exclue pour elle la possibilité d'avoir jamais pu servir de lingot pondéral monétaire.

C'est sans doute pour satisfaire à des exigences économiques et financières que le législateur a choisi ce mode artificiel de division.

Le mode de partage primitif de la mine d'Athènes était donc certainement différent. Le fait que cette mine a été effectivement partagée antrefois en 128 divisions nous démontre avec une quasi-certitude, d'abord que la mine attique de Solon a servi à Athènes antérieurement à la réforme, et ensuite que son mode de division était alors le partage en 128 drachmes. Ce qui corrobore puissamment cette thèse c'est que la division des poids anciens en 128 fractions, en apparence singulière et bizarre, se rattache en réalité au système divisionnaire le plus simple et le plus archaïque que nous connaissions.

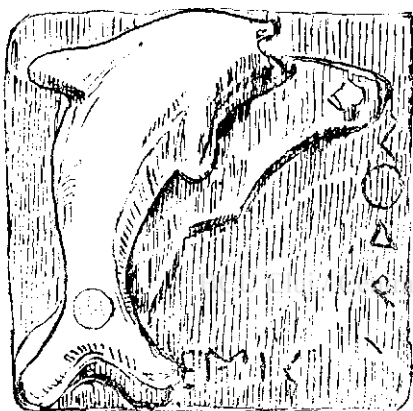
En effet le partage de l'unité en deux, nous donne des demies. La division de chacune de ces moitiés en deux nous fournit des quarts; le partage en deux des quarts nous donne des huitièmes, qui, traitées de la même façon, nous donnent de seizièmes; et ainsi de suite le partage des seizièmes en deux des trente-deuxièmes;

¹⁾ Cf. Soutzo, *L'évolution pondérale*, etc. *Ibid.* p. 82.

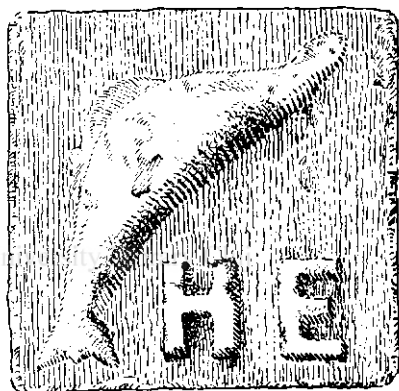
celui des trente-deuxièmes en deux des soixante-quatrièmes; et enfin la division des soixante-quatrièmes en deux nous donne des cent-vingt-huitièmes.

C'est en Égypte que nous avons reconnu pour la première fois l'emploi de ce système divisionnaire. Des vases d'argent, conservés au musée de Caïre et qui servaient de mesures de capacité sont partagés en 128 divisions.

D'autre part, l'inscription de Napata nous apprend que ce mode de partage a servi également en Égypte à la division de



(Fig. 1)



(Fig. 2)

pois. Car l'unité pondérale de l'Égypte, le deben, se divisait en 128 peks.

Le mode de partage égyptien de la mine de Solon est une présomption puissante de l'origine égyptienne de la mine attique, que nous avons déjà reconnu depuis longtemps pour des motifs très différents ¹⁾.

Le Dr. Pernice, dans son catalogue des poids du musée d'Athènes ²⁾, signale l'existence à Athènes d'une mine double de celle de Solon. Elle est représentée par plusieurs monuments dont le

¹⁾ Soutzo, *Le denier de Néron, la drachme cistophore et le talent euboïque*, *Ibid.* p. 2.

²⁾ Dr. Pernice, *Griechische Gewichte* p. 81 et table fig. 1. Nous remercions Mr. Ruzicka d'avoir eu la bonté de nous communiquer cette figure. Notre exemplaire du livre de Pernice s'est perdu pendant la guerre.

plus important est un poids de bronze au type du dauphin, qui porte sur la face principale la légende ... EMI ... IEPON (*ἡμισίου ἰσπόν*), et sur les faces latérales ΔΕΜΟΣΙΟΝ ΑΘΕΝΑΙΟΝ. Ce poids pèse 426 gr. 63, et comme il porte l'indication de la demie, il se rapporte à une unité pesant au moins 853 gr. (Fig. 1).

Notre figure 2 représente un monument encore inédit se rapportant à la même unité. Ce poids de bronze porte aussi au droit la figure d'un dauphin et l'inscription archaïque HE, indicative de la demie. Son poids de 440 gr. se rapporte à l'unité double d'environ 880 gr. 1).

Il existe des analogies frappantes entre le poids de Pernice et le nôtre. La rudesse de la fabrication; le fait que l'un et l'autre pour parfaire leur poids portent des petites lames supplémentaires de bronze fixées par des rivets; l'archaïsme des inscriptions leur assigne à tous deux la même date de fabrication, probablement antérieure à la réforme financière de Solon.

C'est la découverte faite par Layard à Ninive de la double série de poids assyriens, qui nous a révélé pour la première fois l'existence des unités multiples. Elle a été depuis reconnue dans plusieurs régions du monde antique, aussi bien en Grèce, qu'en Italie et en Égypte.

Nous avons depuis longtemps expliqué sans difficulté le mode de formation de ces unités multiples, 2) dus à l'emploi primitif, comme unités pondérales, de grains végétaux d'espèces différentes, pesant le double et le quadruple les uns des autres. Le groupement ultérieur de ces grains en nombres semblables, a tout naturellement donné naissance à des séries parallèles de poids doubles et quadruples.

Les unités lourdes asiatiques et leurs divisions ne se distinguent des unités légères et de leurs fractions que par leurs poids; ils ne portent pas de noms spéciaux, et il paraît en être également ainsi des mines lourdes et légères de la Grèce.

La réforme financière de Solon, contemporaine de sa réforme politique, nous était connue dans ses traits généraux par les récits des auteurs. Nous savions par eux que le législateur changea les unités pondérales et monétaires, qu'il divisa d'une manière nouvelle

1) Ce poids fait partie des collections de l'Académie Roumaine.

2) Soutzo, *L'évolution pondérale, etc. Ibid.* p. 70 suiv.

la mine attique et qu'il émit une drachme plus faible que l'unité monétaire antérieure. Cette drachme lui permettait de payer en monnaies légères des dettes contractées en monnaies plus pesantes. Il en résultait ainsi pour les débiteurs un notable bénéfice.

La mine lourde de Pernice satisfait à toutes les exigences du problème résolu par Solon, car son mode de partage était archaïque et différent de celui de la mine de Solon. Le $\frac{1}{128}$ de cette mine, ou sa drachme, était donc sensiblement plus pesant que la drachme solonienne.

Enfin cette mine nous permet d'expliquer avec facilité les parties encore incomprises de la réforme monétaire de Solon et en particulier le texte d'Androtion, qui nous a conservé les détails les plus précis sur cette opération.

Cet auteur nous apprend que le débiteur d'une mine d'argent d'avant la réforme, réalisait, en payant sa dette en monnaie nouvelle, un bénéfice de 72 drachmes attiques.

Il est facile de voir que le débiteur d'une mine présolonienne de 128 drachmes lourdes, et qui pesait deux mines attiques de Solon, c'est à dire 200 drachmes attiques, réalisait effectivement un bénéfice de 72 drachmes en payant pour s'acquitter, après la réforme, 128 drachmes soloniennes au lieu de 200.

Nous n'avions pas besoin de cette preuve décisive pour être sûrs que nous étions dans la vérité; mais elle en est pas moins la bien venue, car elle contribuera — nous l'espérons du moins — à convaincre les plus incrédules de la réalité des principes qui nous guident depuis plus de trente ans dans notre étude des poids et des monnaies des anciens.

L'étude de la mine lourde présolonienne, au point de vue de sa valeur égyptienne, présente un intérêt très grand, car le statère ou double drachme présolonienne, étant le $\frac{1}{64}$ précis d'une mine de 18.432 grains, double de la mine attique, pesait 288 grains, c'est à dire juste autant qu'une unité pondérale archaïque de l'Égypte, dénommée par les Anglais le gold-deben-standard.

M. C. SOUTZO

UNE COLLECTIONNEUSE ROYALE DE MONNAIES : CHRISTINE DE SUÈDE

Parmi les personnages remarquables qui se sont occupés de collectionner des monnaies antiques, nous trouvons une des plus intéressantes figures du XVII^e siècle dans la reine aventurière Christine de Suède (née à Stockholm le 8 Décembre 1626, morte à Rome le 19 Avril 1689).

Un jugement contemporain (1666) dit: «Elle a tari toutes les louanges des hommes et mérite toute leur vénération».

De son grand-père, le prince électeur de Brandebourg, Jean Frédéric, elle avait hérité la noble manière de penser. De son père le roi de Suède, Gustave-Adolphe IV, (le célèbre réformateur des écoles suédoises) la passion de la science et de l'art. Son père rapportait comme butin de ses expéditions guerrières contre l'Allemagne et la Russie beaucoup de trésors artistiques et c'est ce qui développa chez la jeune princesse Christine son enthousiasme et sa passion pour les objets d'art et spécialement pour les monnaies et les médailles.

Rappelons nous les faits historiques les plus importants des XV^e et XVI^e siècles.

Par la suite des guerres continuelles entre les états de l'Europe Centrale, des révolutions de France et d'Angleterre, des querelles entre les princes de l'Italie et les villes enrichies, des luttes contre les hétérodoxes et leurs effets, les grandes confiscations des biens et les autres événements subversifs, l'Europe bouleversée ne pouvait se pacifier.

Dès le commencement du règne du Pape Félix Péretti qui prit à son avènement, le 24 Avril 1585, le nom de Sixte V, on apprit que les Grands Seigneurs reniaient l'art de la Renaissance. Il était bien naturel que cet art ne fût pas goûté dans les cercles de l'Église catholique puisqu'il était né de l'art panthéiste. Tout d'un coup, le monde influencé par l'Église se trouva saturé des formes antiques et classiques, malgré que les peintres, les sculpteurs, les architectes, les poètes et les savants aient produit ce qu'il y ait eu de plus beau.

Au commencement des guerres de la Réforme se manifesta triomphante une nouvelle ère de l'art et c'est durant ces temps

pleins de contradictions que l'on constata que près du luxe et de la richesse regnaient l'immoralité et la misère.

«La moderation de la Renaissance, la noble simplicité et la «grandeur calme de l'art antique sont disparues. Un génie impérieux «et capricieux deppassant l'époque lui a imprimé ses formes caracté-
«ristiques : quelque fois elles font l'impression d'être sérieuses, quel-
«ques fois bizarres, mais elles restent toujours intéressantes», nous dit Chledowsky dans son livre «Rom und die Menschen des Barock».

L'époque du style baroque prit extension au temps où l'exploitation économique arriva à l'apogée du despotisme, sous les Papes Grégoire XV (Ludovisi), Urbain VII (Barberini), Innocence X (Pamfilli), Alexandre VII (Chigi), Clémence IX (Rospigliosi), Clémence X (Altieri), et Innocence XI (Odescalchi). Au moment où l'un d'eux était élu pour porter la tiare du Saint Père, sa famille entière devenait immensément riche; dès qu'il était au pouvoir, il faisait bâtir et arranger de magnifiques palais, des maisons de campagne et des jardins forts beaux qui font aujourd'hui encore la beauté des environs de Rome. A la même époque l'on rencontre la même splendeur en Espagne. La cour amasse de grandes richesses apportées des Pays-Bas et de ses colonies d'Outre-mer au moment où la guerre arrivait à son apogée. La guerre apauvriissait l'Europe Centrale. De nos jours la même chose peut se constater: un pays se ruine et l'autre s'enrichit.

C'est ce qui inspira le désir de collectionner des objets rares. L'ardeur de collectionner limitée jusqu'alors à l'Italie et à l'Espagne se répand dans tous les États de l'Europe Centrale (grands et petits) et saisit les différentes classes sociales.

En même temps que le goût pour les antiquités et les arts, une nouvelle organisation eut lieu dans la distribution de l'intérieur et du mobilier. Beaucoup de collections s'aggrandissent à cette époque. Les Empereurs d'Autriche, Rodolphe II, Mathias, Ferdinand II et Ferdinand III; les Rois de France Henri IV et Louis XIII; le Roi de Suède Gustave Adolphe IV; le Roi d'Angleterre Charles I-er; le Roi de Pologne Cazimir I-er et bien d'autres encore envoient leurs experts acheter les objets curieux et intéressants. La possession de collections était une preuve de richesse et de grandeur, comme les tournois et les fêtes dans les siècles précédents.

Les collections des maisons aristocratiques commencèrent à

prendre de grandes proportions. Hubert Gollzius qui voyagea presque dans toute l'Europe de 1536 à 1560, visita 977 collections sur lesquelles 47 en Hollande (Doezy, Handbock het verzameln von Minsten et pennmingen). Danneberg (Grundzüge der Münzkunde p. 15), relève d'après la spécification de Serrure (Le cabinet monétaire du Prince de Ligne) qu'il n'y avait presque aucun personnage instruit ou noble de cette époque, qui ne s'occupait pas avec grande passion de collectionner des monnaies.

Charles V et son frère Ferdinand d'Espagne, son fils Philippe II, les Reines Éléonora et Marie, le Pape, beaucoup de cardinaux (entre autres le célèbre Granvella) plusieurs prélats, princes, savants, artistes (entre autres Michelange) tous étaient collectionneurs de monnaies au XVII^e siècle. D'après Friedensberg (Die Münze in der Kulturgeschichte) il n'y avait aucun personnage remarquable par sa naissance ou sa culture qui ne collectionnât des monnaies en France, en Italie, en Allemagne de l'Ouest et en Hollande. En vue des grandes découvertes ou fouilles aux environs de Rome, de Grèce et d'Asie Mineure, le plus grand intérêt se concentra pour les monnaies antiques.

Gustave Adolphe I^{er}, roi de Suède fondait déjà avant la guerre de 30 ans un cabinet de curiosités à Stockholm où se trouvait aussi une grande collection de monnaies. Par les butins faits par lui et ses successeurs, cette collection fût fortement augmentée. Entre autres trésors rapportés, le marquis Raphaël Trichet du Fresne, conservateur du musée, mentionne dans sa spécification faite en 1650 une collection de monnaies «acquise» en 1632 par Gustave Adolphe à Munich et une autre en 1648 par le Général Wrangel du cabinet de curiosités de Rodolphe II à Prague. Ces deux «acquisitions» font partie essentielle de la célèbre collection de la Reine Christine.

Pour juger comment la passion pour collectionner des monnaies chez cette Reine se développa, il faut s'occuper un instant de son caractère, illuminer le milieu dans lequel elle vivait et voir quelles influences dirigeaient ses décisions.

D'abord ce fût le rusé chancelier Oxenstjerna, un des plus intelligents hommes de son époque, qui maîtrisa la jeunesse de la Reine, inspira son changement de religion et l'éleva de manière qu'elle ne put jamais renoncer à ses services, ainsi qu'à ceux de son fils. Plus tard ce furent les Jésuites qui l'ont détournée de sa

religion pour faire d'elle une bigotte et causé la perte de sa couronne. Enfin c'est le Cardinal Dezio Azollino qui la tint en tutelle jusqu'à sa fin. Le Baron de Bildet (Paris 1899) nous donne dans ses «Lettres inédites entre la Reine Christine et le Cardinal Azollino 1668» des éclaircissements fort intéressants sur leurs relations.

D'après le portrait de David Beck au musée de Vienne (Kunst-historisches Museum) Christine avait un visage fin, pas très joli, avec des yeux expressifs et pénétrants, un nez long avec de grandes narines trahissant une grande sensualité et des lèvres voluptueuses. Le port de tête élevé marquant plutôt un caractère arrogant est inspiré probablement par le peintre. La main au coeur est l'initiative de la Reine et cela se rapporte à son caractère à sang chaud. C'est comme si elle voulait dire: «Toutes mes décisions sont résolues seulement par mon coeur».

Les autres portraits nous la montrent comme une femme de petite taille, moins jolie. L'aventureux, l'application de collectionner, la tendance de faire parler de soi, étaient décisifs pendant toute sa vie.

Christine porta pendant son règne le plus grand intérêt à sa collection de monnaies. La numismatique était à cette époque une des sciences classiques principales. En 1651 Christine envoie le philologue Nicolas Heinsius comme expert en Italie pour acheter des objets d'art pour la collection royale. Dans une de ses lettres (1-er Mai 1652) envoyée à Florence, elle lui écrit d'acheter surtout des monnaies. Heinsius combla ce désir. c'est ce qu'il mentionna maintes fois dans ses comptes-rendus. (Gaebler Carolla Numismatica, Die Sammlung der Königin Christine p. 276). Pendant son séjour en Italie Heinsius acheta des collections entières, comme celles de Belloni (Padoue), Ruzzini Viario (Venise), Buoncampagni et Gottofredi (Rome). Ce dernier était un des plus savants numismates italiens. Il entre plus tard au service de la Reine comme conservateur pour administrer et ranger la collection déménagée à Rome. D'après Patin (Introduction à l'histoire pour la connaissance des médailles 1665 p. 205) la collection Gottofredi contenait 200 médailles romaines. Elle augmenta de beaucoup celle de la Reine car selon le catalogue du conservateur Camelis (1690) qui dirigea et enrichit la collection royale après la mort de Gottofredi, celle-ci ne contenait plus que 287 petites médailles.

Heinsius lors de son retour d'Italie en Suède attira par ses

comptes-rendus l'attention de sa mandatrice sur d'autres collections à acquérir. Il est impossible d'établir si l'on a donné suite à ses conseils.

Rien ne démontre mieux la grande importance qu'avait à cette époque une seule monnaie, que le fait qu'un Marquis Niccolini, a fait remettre comme présent à la Reine Christine (par son représentant Cecconi de voyage en Suède) une monnaie de Pescenius Niger avec la mention spéciale. «Un exemplaire manquant à la collection de Gottofredi».

Le catalogue Camelis rédigé beaucoup plus tard ne mentionne qu'une seule monnaie de cet empereur c'est-à-dire RAICAPEA ΓΕΡΜΑΝΙΚΗΣ, représentant au revers une silhouette nue. Comme toute la collection royale entra plus tard à la collection des monnaies de la Bibliothèque Nationale de Paris, il s'agit probablement de la monnaie de Caesarea Germanica, décrite par Mionnet. Pendant son séjour à Stockholm en 1653, la Reine acheta encore la collection Luckh de Strasbourg, mais peu après dans sa faculté intellectuelle s'opéra un grand changement. A cette époque les Jésuites ayant pris une grande influence à la Cour Papale commencèrent à exercer sur les Princes protestants une grande propagande pour les détourner de leurs croyances. Nous voyons à la Cour de Christine les P. P. Jésuites Antonio Macédo, Francesco Malues et Paolo Casatti en grande activité pour arriver au but de convertir la Reine au catholicisme et ils ne réussirent qu'au moment où le grand philosophe catholique Cartesius les aidât. Il avait déjà réussi à convertir la Comtesse Palatine Elisabeth et le Duc Philippe d'Angleterre.

Le Pape Alexandre VII qui croyait apercevoir dans cet événement de renonciation de la Reine Christine un épanouissement de l'Eglise catholique, lui porta une grande sympathie et l'invita de transporter son domicile à Rome pour devenir une attraction et une gloire du pouvoir Papal. Quand la Reine renonça à son trône et quitta la Suède, elle subit une gêne financière et laissa en gage à Amsterdam, chez le Banquier Henriquez, avec d'autres trésors, une partie de ses monnaies; on ignore lesquelles, mais l'on suppose que ce furent des monnaies médiévales. Après la mort de la Reine en 1695 les gages furent retirés et les monnaies incorporées à la collection existante encore à Stockholm.

A l'âge de 29 ans, en 1655, la Reine fut attirée à Rome pour

se réjouir du soleil et pour subir l'influence de la culture italienne. Elle habita d'abord à Bracciano, plus tard le Palazzo Riario où l'on installa ses grandes collections. Grâce à cette arrivée à Rome qu'on apprécie comme un événement important pour toute la chrétienté, la Cour Papale — conformément à l'usage de frapper au jour de St.-Pierre et St.-Paul une médaille rappelant un événement contemporain célèbre et de l'offrir aux dignitaires romains — donna à Gasparro Morone et à Giovanni Hamerani l'ordre de frapper quatre médailles glorifiant la Reine. Ces médailles devaient montrer d'un côté le portrait d'Alexandre VII et de l'autre l'entrée de Christine vue de la Porta del Popolo. Le dessin de Morone avait plus de succès quoique celui de Hamerani le dépassa artistiquement. Le Pape laissa d'abord frapper 214 médailles d'or de chaque modèle dont une fut offerte à la Reine.

Le premier conservateur de la collection royale à Rome était Francesco Gottofredi. Après sa mort le poste fut confié à Francesco Camelis sur lequel nous trouvons chez Anselmo Banduri (*Bibliotheca Nummaria*, Hambourg 1719 p. 116) la notice biographique suivante: «Francesco Camelis, Italien antiquaire — son prédécesseur était Francesco Gottofredi, son successeur Io Petrus Bellorius, qui laissa dessiner le revers des monnaies de la collection royale — a publié sous le titre: «*Nummi Antiqui aurei argentei et aerei primae secundae seu mediae minimae et maximae formae, Latini, Graeci, Consulium, Augustorum, Regum et Urbium in Thesauro Christinae Reginae Suecorum etc.*» (chez Io Fr. de Buagnis Romae MDCXC), un catalogue plutôt dans l'intention de démontrer la richesse de la collection que pour servir aux savants et aussi pour être agréée de la Reine; c'est un travail insuffisant».

Cette critique est justifiée en ce qui concerne la description, mais l'autre reproche n'est pas fondé. Le catalogue — comme il est établi par la date de l'émission et par les nouvelles recherches — (Gaebler op. cit.) avait été fait après la mort de la Reine et n'est qu'une copie de l'inventaire trouvé à ce moment. Peut-être même avait-il été fait pour offrir la collection aux différents acheteurs-amateurs. Le supplément prouve clairement que cet inventaire avait été fait après la mort de la Reine.

Camelis était aussi membre de la L'Academia delle Scienze morali, fondée par la Reine Christine. La première séance eut lieu

au Palazzo Farnèse à Rome; les plus savantes personnes d'Italie y prirent part, les membres de l'Académie prirent des pseudonymes la Reine se nommait «Basilissa». Après la mort de la Reine l'Académie changea son nom en «Arcadia», et c'est sous cette dénomination qu'elle devint une des plus renommées et remarquables réunions de savants non seulement de Rome, mais du monde entier.

L'époque la plus brillante de la collection de Christine (dit Gaebler op. cit.) commence au déménagement à Rome. «L'Europe vivante» (1667) de I. H. Widerhold à Genève nous donne à la fin de 1666 une liste des grands collectionneurs en France. Il cite entre autres le Ministre Colbert, de Harlay, de Therouenne, Patin, etc. Des nombreuses articles s'occupent de la numismatique. Beaucoup de savants vont en Italie à Rome, le lieu où l'on trouve naturellement de grands trésors monétaires, pour étudier les collections. Entre autres nous voyons arriver Ezechiel Spanheim, un des plus savants numismates de son temps; il aide Gottofredi à la dénomination et au classement des monnaies grecques et romaines, d'or et d'argent. De ce travail il profita pour son oeuvre célèbre: «Dissertationes de praestantia et usu nummismatum antiquorum» imprimée à Rome en 1664. De France venaient Charles Patin, Jacques Spon et Jean Foy-Vaillant, auteur de plusieurs ouvrages numismatiques; d'Italie venaient Francesco Mezzabarba (Milan), et Enrico Noris, plus tard professeur à Pise, visitaient la collection et correspondaient avec la Reine.

Plus tard la collection de Christine donnait encore occasion à des descriptions et discussions. Le graveur Pietro Santo Bartolo avait gravé à Rome une grande quantité de monnaies sur cuivre et ces gravures ont fait l'illustration pour l'oeuvre la plus importante sur la collection, de Sigebert Haverkamp, (Les Médailles grande et moyenne bronzes du cabinet de la Reine Christine par le célèbre P. S. Bartolo en 63 planches» (chez Pierre de Houdt à la Haye 1742).

Christine ne recula pas devant les frais pour arriver à posséder des monnaies rares. Elle acheta — comme elle écrit au Conseiller Baat le 16 Octobre 1666 — la collection d'Heinsius, son ancien conseiller aux achats antérieurs. Elle laissa faire à Rome et aux environs, avec succès, des fouilles pour trouver des monnaies. Il est regrettable que des comptes-rendu ou publications sur ces trouvailles n'existent pas jusqu'à ce jour. La Reine eut encore une

grande passion pour l'art du médailleur. Elle laissa même frapper une grande quantité de médailles en or et en argent outre les 19 pièces déjà émises en Suède pendant son règne (1632—1654) plus 140 pièces à Rome qui n'ont pas une grande importance historique.

L'art du médailleur avait pris à cette époque un grand développement; les artistes préférés de la Reine, quand elle partit à Rome, étaient Giovanni Francesco Travani, artiste au service du Pape qui avait fait entre autres les médailles d'Alexandre VI, Clémence X, et Cosimo III Medici; ainsi que Alberto Hamerani et son fils Giovanni (auquel nous devons une médaille magnifique pour le Pape Innocence II); Granbattista Guglielmada, le sculpteur florentin Masimiliano Soldani Bensa qui travaillait aussi pour le Roi Louis XIV et le médailleur Chéron.

La Reine laissa, d'après un usage de ce temps, orner les médailles avec des devises, qui — selon Chledowsky — montraient son humeur momentanée ou manifestaient les secrets de son âme. Quelques temps elle préférait la représentation d'un phénix regardant au soleil, parce qu'à ce temps Ovide et ses récits de l'Oiseau Phénix ont été beaucoup lu à Rome. En arrivant elle commandait chez Pravani des médailles où elle est montrée comme Minerve du Nord. Une de celles avec représentation d'un phénix porte l'inscription en lettres grecques: ΜΑΚΕΛΟΣ.

Baron de Bildt dans son oeuvre: «Les médailles Romaines de Christine de Suède» (20 planches Rome 1908) nous raconte que cette inscription donnait aux savants beaucoup de peine, ce mot n'existant pas dans la langue grecque. Le savant archéologue Pater Kircher qui ne voulait concéder de n'avoir compris ce mot, donnait plusieurs explications qui faisaient rire la Reine et à la fin elle expliqua à ses amis que ce mot était d'origine Suédoise: makelos = sans égal.

Aussi pour son ami Azzolino elle laissa frapper une médaille, qui montre d'une côté le globe avec la devise «Non sufficit», et au revers le ciel avec le blason d'Azzolino comme astre avec l'inscription «Sufficit». La Reine avait l'intention d'éterniser les plus importants événements de sa vie dans 118 médailles, mais sa mort en empêcha l'exécution. Quand la Reine mourut, elle laissa au Cardinal Azzolino, quoique celui-ci eût aucun intérêt pour la numismatique, ses collections. Dezio Azzolino naquit à Fermo le 4

Avril 1623, devint Cardinal en 1654, et eût à cause de son grand esprit le surnom «Aquila». Il existe un portrait du Cardinal, qui avait à Rome la renommée d'être un bel homme, peint par J. F. Voet, vivant à Rome entre 1660—1691. Ce portrait se trouve actuellement à Berlin au Kaiser-Friedrich Museum.

D'après le testament de Christine, Azzolino devait payer les dettes de la Reine et des légats à ses domestiques. Cela lui parut trop pesant et pour ce motif il commença, par l'intermédiaire du Cardinal d'Estrées, à négocier avec Louis XIV la vente de la collection. Ces pourparlers furent interrompus, le Cardinal ne survivant son amie que de trois mois. Il mourut le 8 Juin 1669 laissant toutes ses collections à son héritier et neveu Pompeo Azzolino, auquel les dettes de la Reine causèrent aussi un grand embarras. Il pria le Cardinal d'Estrées de renouveler ses négociations avec la cour de France, mais Louis XIV avait à ce moment là d'autres soucis.

A cette époque (1690) l'inventaire de Camelis parut, contenant, d'après Gaebler, 6292 pièces, mais principalement des monnaies de bronze de l'époque impériale romaine. Seuls les tiroirs 73—78 de la première cassette contenaient des monnaies d'argent des villes grecques, dont plusieurs ne purent être déterminées, même par Spanheim, qui se donna beaucoup de peine pour les déchiffrer.

Une partie des tiroirs était vide. Les deux cassettes paraissaient contenir 280 tiroirs. Seulement 221 contenaient des monnaies. C'est pour cela qu'il n'y a rien de mentionné dans l'inventaire de Camelis en ce qui concerne les tiroirs Nos. 19—21, 31—64, 67, 76—81, 107—109 de la deuxième cassette. Dans l'autre chambre de la Reine il y avait d'autres petites cassettes et Camelis note, dans son supplément, encore deux monnaies d'or des Ptolémées, 85 petites monnaies d'argent—peut-être du moyen âge—une médaille de Louis XIV, 114 grandes médailles, 223 médailles moyennes, et 140 petites médailles antiques et modernes.

La Reine attachait une grande valeur aux monnaies romaines impériales. Dans toutes sa collection il n'y a que peu de monnaies d'or et d'argent grecques, hors les deux Ptolémées. Après une énumération fugitive, la collection ne contenait, à partir de Pompée jusqu'à l'empereur byzantin Phocas, que 1300 grandes bronzes, 1534 bronzes moyennes de frappe pure romaine et coloniale et puis

287 petites médailles. Il peut être dit—en admettant que les pièces fussent d'une bonne conservation — que c'était une très belle collection.

Comme nous relevons, dans «La correspondance des Directions de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des Bâtimens», don Livio Ottoboni — un neveu d'Innocence XI — avait acheté de Pompeo Azzolino (1691) la collection d'art entière pour 123.000 scudi, outre la bibliothèque qui a été vendue en 1690 à Alexandre VIII (Ottoboni) pour 8.000 scudi, environ 40.000 francs or. Les légats faisaient environ 70.000 scudi. Le prix total de la collection royale était donc de 131.000 scudi, ce qui équivalait environ 650.000 francs or.

Quand Livio Ottoboni mourut en 1713, Baldassare Erba-Odescalchi, plus tard Duca di Bracciano, entra en possession de toute la collection ainsi que de celle des monnaies, lesquelles restèrent plus de 100 ans dans sa famille. Plusieurs voyageurs les ont visitées en les admirant. De 1712 à 1718 Charles VI négocia l'achat de la collection des monnaies pour le Cabinet Numismatique de Vienne. Malheureusement on ne trouve pas un acte dans ce cabinet relatif à la cause de l'insuccès de cette vente.

Livio Francesco Odescalchi vendit la collection le 4 Avril 1794 au Pape Pie VI pour 20.000 scudi, et les monnaies furent transportées à Paris avec d'autres objets de grande valeur lorsque l'armée française entra à Rome en 1796. Elle fût rangée immédiatement dans la collection de la Bibliothèque Nationale. On ne trouve aucune trace des inventaires à Paris pour savoir quelles sont les pièces qui entrèrent à cette occasion dans le trésor parisien.

Le traité de Florentino (1797) livra toute la collection définitivement à la France. En 1905 à l'occasion d'une discussion sur les impressions à poinçon d'un «C» sur des monnaies qu'on voulait répartir à la collection de la Reine Christine, un grand numismate français. dit : (Revue Numismatique 1905, p. 412).

«Au commencement du siècle dernier la collection des monnaies «de la Reine Christine appartenait au Comte Bracciano, neveu de «Pie VI. A partir de cette date sa destinée est enveloppée d'obscurité. Si elle a été vendue ou dispersée, il est bien étonnant qu'aucun «cabinet ne puisse se vanter d'en posséder à coup sûr ces reliques».

Il est fort regrettable que cette belle collection soit disparue

sans trace, mais comme c'est bien sûr qu'elle entra au cabinet parisien, il serait d'une grande importance de rechercher plus attentivement aux archives françaises pour élucider enfin cette question. Même avec les dessins dans les livres de Haverkamp, Pellefin, Patin et autres, on arrivera à découvrir une grande partie de la collection royale.

LEON RUZICKA.

Vienne, Mai 1922.

UN EPISOD DIN ISTORIA NUMISMATICEI LEVANTINE

În No. 45 al acestui Buletin (anul 1923, p. 24) d. Bănanu vorbește despre neplăcerile ce avuse ambasadorul englez Sir John Finch cu Poarta otomană din cauza monetelor false introduse la Alepo de Compania din Levant în anul 1677 (*nu* 1678). Întâmplarea fiind puțin cunoscută, cred că unele detalii asupra acestui incident caracteristic nu pot fi decât binevenite.

Din interesantul articol al d-lui Hasluck, publicat în No. 43-44 al Buletinului am văzut în ce stare de haos ajunseseră etaloanele monetare în Turcia spre sfârșitul veacului al XVII-lea. Pot adăuga, că se fabricau taleri-lei chiar în Smirna pe la anul 1674 de către negustori francezi. Tradițiunea, că orice străin, fie el cât de ticălos, trebuie scăpat în Imperiul Otoman prin arma capitulațiunilor, eră încă de atuncea observată. Consulul francez își făcù deci datoria și făcù să se acopere toată afacerea. Englezii însă protestară prin consulul lor, D. Rycaut, ceace nu îmbunătăți relațiile între ambasadele franceză și engleză din Constantinopole. Sir John Finch se conformă atuncea instrucțiunilor ce primise¹⁾ de a lupta cu toată puterea lui contra oricărei contrabande de monete.

După puțin timp însă chiar și Englezii începură să-și dea seamă că se puteau câștiga mulți bani prin comerțul cu monete false. Luiginii (sau temenii) francezi fuseseră puțin înainie «le dernier cri» în Levant și fură fabricați și importați de negustorii din mai toate statele Europei. Imitatorii nu se dedeau înapoi chiar de a

¹⁾ În ajunul plecării sale la Constantinopole în anul 1672. Cf. aceste instrucțiuni la British Museum, prin hârtiile lui Ellis, add. Mss. 28937.

adăugă insulte la paguba cauzată populației din statul otoman. Găsim între acești temeni unii cu inscripția «*Voluit hanc Asia mercem*» = (Asia a dorit această marfă) sau «*Ne procul pretium ejus*» = (Nu o examinați prea de aproape)! Valoarea acestor temeni se resimția natural de această stare de lucruri; pe la 1660 erau cotați 8 la un taler, curs care scăzuse, opt ani mai târziu, la 20—24 la taler. Pe atunci erau ajunseră, firește, a fi aproape de aramă curată argintul fiind numai o frumoasă amintire din timpurile trecute.

Povestea luiginilor fiind spre sfârșit, începe importarea pe o scară întinsă a leilor olandezi. Aici Englezii se distinseseră prin îndrăzneala planurilor lor «financiare». Puternica «Companie de Levant» trimise în anul 1677 nu mai puțin de 200.000 taleri-lei noi cu o corabie la Alepo, sumă care întrecea cu mult orice afacere de acest soi din trecut. Pașa din orașul Alepo fiind ușor de cumpărat, ca toți funcționarii turci pe vremuri, se arătă dispus să permită importul, cerând însă în schimb un bacșiș de 2000 sau 2500 taleri. Consulul englez făcù imprudența de a-l refuza. Marele Vizir fù înștiințat despre afacere și toți miniștrii străini făcură, natural, tot ce le stătù în putință pentru a agrava situația. Se dădù ordin de a se sechestra întreaga sumă. Din fiecare sac de bani fură trimise câte două piese la Constantinopole pentru analiză. În ziua de 28 Dechemvrie sosi acolo un agă cu banii — 1000 de taleri. Ambasadorul englez fu poftit la Divan împreună cu dragomanii săi, cu casierul companiei de Levant și cu mai mulți negustori. Toți demnitarii turci erau de față: Defterdarul, Kihaiua, Ciaș-bași, Șeful monetăriei, Marele Dragoman ș. a. Marele Vizir privi de sus printr'o fereastră.

Talerii fură topiți pentru analiză și rezultatul fu mai bun de cât eră de așteptat; o lipsă numai de 7%. Englezii plecară cu speranță mare. Sosi însă Rezidentul olandez la Divan și făcù scandal. A doua zi îl înștiințară în mod oficial pe dragomanul englez că banii erau considerați ca falși și că intenția Turcilor este de a-i topi pe toți. Consternație! Eră însă un leac, scump, dar bun, 12.500 taleri pentru Marele Vizir și 2.500 pentru Kihaiua, total 15.000.

Sir John Finch chemă pe toți negustorii la sfat. În unanimitate se hotărâ că bacșișul trebuia fâgăduit.

O analiză nouă fù poruncită la Divan. Se topiră 10 taleri vechi. Proporția argintului eși mai rea, decât la banii importați de

Englezi, Mare bucurie pe toată colonia! Dragomanul englez fii însărcinat de a negocia asupra chestiunii bacșișului făgăduit.

— De ce să plătim dacă banii noștri sunt buni?

— Bacșișul v'a dat rezultatul analizei, dar dacă nu sunteți mulțumiți, anulăm tocmeala, începând tratativele din nou, fii răspunsul Turcului. Englezii înțeleseră, și suma fii plătită fără altă discuție. In afară de cei 15.000 de taleri mai trebuiă 1000 pentru Agă și 4000 pentru Pașa din Alepo; adică 20.000 în loc de cele 2.000 cerute la început.

In anul următor negustorii Companiei se făcură mai culanți, bacșișurile locale fură plătite fără șovăire; o altă sumă de 200.000 taleri fii importată în Smirna pentru o plată de numai 2180 taleri ceea ce arată că Englezii noștri începură să priceapă mentalitatea Orientului și cum trebuie tratate afacerile acolo.

C. J. KARADJA.

CONVORBIRI NUMISMATICE

Tradițiile privitoare la invențiunea monetei

Este în afară de orice îndoială, că invențiunea monetei se datorește Grecilor antici. Ei au fost cei dintâi cari au înlăturat din comerț greoaiele și incomodele obiecte de bronz și de fier, ce serviau ca mijloace de schimb, și le-au înlocuit cu mici piese pe aur și de argint, echivalente ca valoare cu acele obiecte.

Dovadă despre aceasta este faptul, că pe teritorul grecesc s'au găsit cele mai vechi monete și că dela Greci au împrumutat și celelalte popoare antice acest mijloc de schimb. O altă dovadă ar fi, că numai la Greci există tradiții referitoare la invențiunea monetei.

Aceste tradiții au o importanță foarte mare pentru stabilirea localităților și regiunilor unde pentru prima oară a apărut moneda, și de aceea le voi analiza pe scurt.

Un scriitor antic, Pollux, care a trăit în vremea împăratului roman Commod (175—192 d. Cr.), a avut buna idee să adune tradițiile ce se găseau în literatura antică cu privire la invenția monetei. Și astfel știm, că Grecii din Argos atribuiău baterea primelor monete

regelui lor Phidon; cei din Asia mică înțeleptei și priceputei Demodice, fica lui Agamemnon, regele din Cumae și soția lui Midas, regele Frigiei; cei din Atena lui Erichthonios și lui Lycos; alții o atribuiau Lidienilor, iar alții Naxienilor. În sfârșit după o altă tradiție inventatorul monetei ar fi fost Teseu, eroul mitic al Atenei.

Dintre aceste tradiții numismații au considerat ca mai apropiate de adevărul istoric pe cea referitoare la Phidon și pe cea privitoare la Lidieni. Despre Phidon se crede că a bătut primele monete de argint în Egina, introducându-le apoi și în Argos; și că odată cu monetele a introdus în Peloponez și greutatea și măsurile eginetice. Cu ocazia introducerii monetelor de argint în Argos, regele Phidon a depus în templul zeiței Hera din acel oraș, frigările de fier ce se întrebuintaseră până atunci ca obiecte de schimb.

Aristotel spune, că pe vremea sa (pela 350 în. d. Cr.) aceste frigări mai existau în templul din Argos; iar în timpurile noastre făcându-se săpături în ruinele templului s'a găsit în adevăr un mănuchi de frigări antice, cari foarte probabil sunt cele depuse de regele Phidon. ¹⁾

Tradiția că acest rege a bătut primele monete de argint în Egina, are o bază reală. În adevăr vechile monete din acest oraș — celebrele piese ce reprezintă pe față o broască țestoasă și pe revers un pătrat adâncit (*quadratum incusum*) — prezintă din toate punctele de vedere caractere foarte arhaice (forma globulară lungăreață, stil primitiv), cari ne obligă să le clasăm printre cele mai vechi monumente monetare.

Cât privește pe Lidieni, un scriitor grec din veacul al VI-lea în. d. Cr., Xenophanes din Colophon, le atribuie lor invenția monetei, iar Herodot confirmă această părere, susținând că Lidienii au fost primii oameni cari au bătut monete de aur și de argint. Dacă cercetăm însă monetele regilor Lidieni, constatăm că cele mai vechi datează abia din timpul vestitului Crésus (550 în. d. Cr.), deci sunt cu mult posterioare monetelor bătute de orașele grecești din Asia mică supuse Lidienilor, ca Miletul, Efesul, Phocea. De altă parte nu s'a descoperit până acum nici o monetă cu legendă lidiană, ci toate cele din regatul lidian au legende grecești.

De aceea numismații mai noi interpretează pasagiul lui He-

¹⁾ Cf. și Sutz, *Originea monetei* în această revistă XIV (1919) p. 13 unde pe tab. I fig. 3 sunt reproduse aceste frigări.



rodot în sensul, că prin «Lidieni» trebuie să se înțeleagă Grecii supuși regilor lidieni. 1)

Păreră accastă se bazează de o parte pe faptul că orașele grecești amintite mai sus au bătut monete primitive de aur alb (*electrum*) pe care-l scoteau din nisipul râului Pactol; de altă parte pe împrejurarea că săpăturile moderne ce s'au făcut în ruinele orașului Sardes, fosta capitală a regilor lidieni, nu au dat la iveală monete primitive, pe câtă vreme în ruinele orașelor grecești de pe coastă s'au găsit în număr însemnat.

De altfel literatura greacă ne-a păstrat o tradiție referitoare la invenția monetei de aur de către Grecii din Asia mică. După această tradiție regele frigian Midas, vestit pentru bogățiile sale în obiecte de aur, de cari însă nu se știa folosi, s'ar fi căsătorit cu Demodice sau Hermodice, fca regelui Agamemnon din orașul grecesc Cumae. Stăpân pe muntele aurifer Tmolus și pe râul Pactol, care îi aducea «valuri de aur», regele barbar nu știa să întrebuințeze cu folos aceste bogății. Atunci soția sa înțeleaptă și pricepută îi ceru voie să utilizeze acest aur bătând primele monete pentru orașul ei natal Cumae. Acest oraș eră un punct comercial de mare importanță pe drumul regal ce traversă Frigia, deci nu ar fi de mirare să fi fost printre cele dintâi orașe grecești din Asia mică, cari au bătut monete. Și numismații au izbutit să identifice unele piese primitive de electru, ce au fost emise de acest oraș. 2)

Este interesant de spus, că pe Midas, faimosul rege al aurului, îl găsim și în Macedonia, în special în legătură cu minele aurifere din Peonia. Se știe că această regiune, și mai ales muntele Pangeu, eră cea mai vestită în antichitate pentru bogatele sale mine de aur și de argint. După cum în regiunea Pactolului eră legenda lui Midas, care obținuse dela zei darul fatal ca orice va atinge cu mâinile să se prefacă în aur, tot astfel știau și Peonienii să povestească despre un rege al lor, care când se așeza la masă, atingea mai întâi cu degetele doi bulgări de aur, ca să-i aducă noroc. Mai mult, după unele tradiții locale, regele Midas ar fi fost originar din Peonia și de aci ar fi emigrat în Frigia. 3)

1) Cf. Babelon la Sutzu *l. c.* p. 16 nota; cum și același în *Les monnaies grecques* (ed. Payot 1923) p. 10—11.

2) Svoronos, *L'hellénisme primitif de la Macédoine*, Paris-Atènes 1919, p. 173 urm.

3) *Ibid.* p. 179.

Regretatul numismat grec I. N. Svoronos, a consacrat un studiu întins monetelor primitive de aur și de argint, găsite în Macedonia și Peonia, și a reușit să identifice o mulțime de serii, atribuindu-le diferitelor triburi sau orașe din aceste regiuni. 1)

În afară de aceste tradiții merită să fie amintite și cele cari atribuie invențiunea monetei locuitorilor din insula Naxos, sau celor din Atena.

Insula Naxos este cea mai mare din grupul Cicladelor și are o poziție centrală. Din vremuri foarte vechi a fost vestită pentru bogățiile sale și pentru importanța ei comercială. Nu ne împiedică nimic să presupunem că și Naxienii ar fi fost printre cei dintâi oameni cari au utilizat moneda, mai ales că piesele lor primitive de argint prezintă aceleași caractere arhaice, ca și monetele din Egina.

Tot astfel se mândriau și Atenienii, că ei au fost cei ce au inventat moneda și atribuiau această invențiune eroilor legendari Teseu, Lycos, sau Erichthonios. De sigur că și aci tradiția se bază pe rolul comercial excepțional, pe care l-a avut Atena încă din timpuri foarte îndepărtate. Ea s'ar mai putea pune în legătură și cu minele importante de cupru ce posedau Atenienii în apropierea orașului, ori cu faptul că vestiții lucrători ai cuprului din insula Euboea, locuitorii orașului Chalcis, erau coloni ai Atenei. În acest caz tradiția ar putea să nu se rapoarte numai decât la invenția monetei, ci la adoptarea cuprului ca mijloc legal de schimb sub forma de obiecte-monete și de ponduri-monete. În favoarea acestei păreri ar veni și faptul, că în Chalcis s'au descoperit în timpurile noastre un foarte mare depozit de sceuri de aramă ce serviau ca obiecte de schimb. 2)

Ținând seamă de toate cele spuse mai sus, constatăm în primul rând, că în toate regiunile din lumea greacă antică, unde au fost mine însemnate de aur s'au de argint, precum și în localitățile cu o importanță comercială excepțională în timpurile străvechi, au existat și tradiții despre invențiunea monetei.

Al doilea, în toate aceste locuri s'au găsit monete primitive de electru sau de argint, cari pot fi considerate printre cele dintâi produse ale artei monetare.

1) *Ibid.*, *passim*

2) Svoronos, *Ibid.* p. 172.

Iar concluzia naturală și logică ce rezultă de aci este, că dezvoltarea culturală și economică a diferitelor triburi grecești a contribuit ca în aceeași epocă moneda propriu zisă se apără în tranșacțiile comerciale în regiuni diferite, înlocuind obiectele-monete și pondurile-monete întrebuințate până atunci.

CONST. MOISIL.

MEDALIILE LUI CUZA-VODĂ

Medaliile pentru noile instituțiuni

Între médaliile bătute în cursul domniei lui Cuza-Vodă există o serie interesantă care comemorează unele instituțiuni întemeiate sau reorganizate de marele Domn.

Se știe că importanța acestei domnii constă mai ales în reformele capitale ce s'au realizat în cursul ei, reforme cari la rândul lor au dat naștere unor instituții noi sau au impus reorganizarea în spirit europeanesc a unor instituții vechi.

În amintirea câtorva din aceste instituții s'au bătut medalii comemorative, cari pentru raritatea lor contează astăzi printre cele mai interesante monumente ale medalisticei noastre. Ele sunt în număr de trei: una amintește înființarea Curții de Casație a Principatelor-Unite și a fost bătută cu ocazia transferării acestei instituțiuni dela Focșani — unde a funcționat la început — la București; a doua înființarea azilului Elena Doamna; a treia înființarea arsenalului din București.

1. *Medalia Curții de Casație* (1862). Prin convenția din Paris (1857) se stabilea între altele, ca pentru a se face un început de unire a celor două țări Muntenia și Moldova, să se înființeze o singură Curte de Casație pentru amândouă, și sediul ei să fie la Focșani. După ce s'a făcut unirea prin alegerea lui Alexandru Cuza ca Domn în ambe țările, această instanță superioară judecătorească s'a și înființat la 1860 și a funcționat în Focșani până la 1862. În acest an Cuza-Vodă a izbutit să realizeze unirea definitivă a celor două țări, prin faptul că alegerea lui a fost recunoscută de Turcia, puterea suzerană, și de celelalte puteri europene, și că a putut să

guverneze de acum înainte cu un singur minister și un singur parlament și să fixeze capitala țării în București.

O consecință naturală a acestor schimbări a fost și strămutarea Curții de Casație în noua capitală, fapt ce s'a realizat în 1862. Cu această ocazie s'a bătut o mică medalie comemorativă (25 mm. în diametru și cu toartă) de bronz aurit, care se înfățișează astfel:

Av. ALECSANDRU IOAN I Stema Principatelor-Unite.

Rs. CURTEA DE CASAȚIUNE A PRINC. UNITE ROMANE.
Cumpăna dreptății.

Nu putem spune unde s'a bătut această medalie și cine a executat-o, căci nu poartă nici o semnătură.

2. *Medalia Azilului Elena Doamna* (1862). Soția lui Cuza-Vodă,



Fig. 1.

Doamna Elena, s'a distins încă dela începutul domniei prin acte caritabile, din care cauză și-a câștigat multe simpatii în toate clasele sociale.

Cu ocazia unei vizite pe care a făcut-o în ziua de 12 Iulie 1862 la toate spitalele din București, Doamna Elena a fost impresionată în chip deosebit de modul cum erau îngrijii copiii orfani în micul azil, pe care-l înființase Doctorul Davila la Cotroceni. Informată de o parte de numărul mare de copii orfani cari nu puteau găsi îngrijire în azilul acesta, de altă parte de suma insuficientă cu care contribuia statul pentru îngrijirea orfanilor — un galben de fiecare copil — Doamna trimite chiar a doua zi o scrisoare primului ministru N. Crețulescu, prin care îl anunță că oferă din caseta sa

proprie 1000 galbeni pentru orfani și în acelaș timp dorește să înființeze un nou azil unde să poată fi îngrijiți cât mai mulți orfani.

«Doresc cu tot dinadinsul — continuă ea — ca fundamentele unui alt nou azil să poată fi așezate fără întârziere, și insist totdeauna a fi lângă acela ce există astăzi, ca anexul lui, pe costița de lângă grădina Palatului Cotroceni. Cu chipul acesta voi avea sub ochii mei tinerii copii deveniți protejații mei, pe cari îmi propui a-i vizita adese, rezervându-mi supraveghierea personală și specială a acestui stabiliment, unde vor găsi îngrijirile părintești și căldura sinului familiei, de care au fost atât de crud lipsiți.» ¹⁾

Odată cu această scrisoare a apărut în *Monitorul Oficial* și decretul domnesc No. 303, ale cărui prime articole erau: ²⁾

«*Art. 1.* Suma de o mie galbeni se va întrebuința îndată la cumpărarea clădirii azilului orfanilor prin îngrijirea Președintelui Consiliului, Ministru din Întru.

«*Art. 2.* Acest azil al orfanilor se va clădi pe costița de lângă Palatul Cotroceni și va purta numele patroanei sale Elena Doamna».

În adevăr lucrările au mers repede: la 20 Iulie s'a instituit un comitet de 12 doamne sub prezidenția Doamnei Elena, ca să adune fondurile necesare, iar la 29 Iulie s'a pus piatra fundamentală a noului azil cu o solemnitate deosebită.

Spre amintirea acestui eveniment s'a bătut în Paris de către gravorul Caqué, o medalie de bronz (unele exemplare aurite, altele argintate) de 51 mm. în diametru, care se înfățișează astfel (Fig. 1).

Av. ASILUL | ELENA-DOMNA | PENTRU | COPII GĂSIȚI
| ȘI | ORPHANI | * Vederea proiectului de clădire a azilului. Sub
el la margine: CAQUÉ GRAV. DE L'EMPEREUR.

Rs. FONDAT | LA ANUL 1862 IULIE 29 | DE | M. S.
DOMNA ELENA | SOCIA | DOMNITORULUI ROMÂNIEI |
ALESSANDRU ION I^u | FIIND MINISTRU DE INTERNE |
D. NICULAE CREȚULESCU. Stema Principatelor-Unite-Române.

3. *Medalia arsenalului din București* (1863). Odată cu reînființarea armatei naționale în urma Regulamentului Organic — căci înainte, sub Domniile Fanarioți, nu existau armate naționale nici în Muntenia nici în Moldova — s'a simțit nevoia de ateliere pentru fabricarea munițiilor, a materialului de pirotehnie și pentru repa-

¹⁾ Publicată în *Monitorul Oficial* din 19 Iulie 1862.

²⁾ *Ibid.*

rarea materialului de artilerie și a trăsurilor armatei. Până la 1862 s'au amenajat mici ateliere în București, la Târgșor (lângă Ploiești), la Iași și la Piatra-Neamțu, dar ele au devenit în curând insuficiente. Încă în 1860 ministrul de război al Munteniei, generalul Florescu, a căutat să înființeze un arsenal modern în București și în acest scop de o parte a trimis ofițeri în Belgia ca să studieze modul de organizare a instituțiilor de acest fel, de altă parte a obținut pentru instalarea arsenalului clădirea din Dealul Spirii numită *Curtea arsă*, care nu era altceva decât ruinele unei vechi curți domnești.

În primăvara anului 1862 începuseră să funcționeze pirotehnia, iar



Fig. 2.

în 1863 se construiește și arsenalul propriu zis, înzestrându-se cu mașini aduse din Belgia.

Cu acest din urmă prilej s'a bătut o medalie comemorativă, (51 mm.) care reprezintă pe față vederea clădirii, sub ea stema țării, iar sus este legenda: MANUFACTURA DE ARME. Pe revers se află următoarea legendă pe 9 rânduri: MANUFACTURA DE ARME | A | ROMÂNIEI | FONDATĂ ÎN TIMPUL DOMNIEI | LUI | ALECSANDRU IOAN I | FIIND MINISTRU DE RĂZBOI | GENERALUL IOAN EMAN FLORESCU | ANUL 1863 LUNA IUNIE.

Deși nu poartă semnătura gravorului, se pare că această medalie a fost și ea gravată de artistul Caqué din Paris și bătută acolo. Pe lângă exemplarele de bronz, cari au fost cele mai numeroase, s'au bătut și câteva aurite, argintate și de aluminiu.

VICTOR N. POPP

DOCUMENTE

1.

Anul 1456. Petru Aron, Domnul Moldovei, închinându-se Turcilor, se obligă a plăti anual 2000 galbeni ungurești. (Ulianicki, Material p. 86). Într'un text polon din acelaș an suma aceasta este arătată ca 2000 zloți ungurești (Inventarul din Cracovia), iar Sultanul primind condiția spune: 2000 galbeni de aur (Hurmuzaki II, p. 671).

2.

Anul 1461. Muzilo de Buczacz, căpitanul Cameniței, împrumută dela logofătul Moldovei «triginta florenos, decem ungaricales et viginti turczenses», Mai împrumutase înainte «duodecim marcas pecunie minute» (bani mărunți). Hurmuzacki *Docum.* II. 2 p. 135.

3.

Anul 1462. Când ienicerii au izbutit să treacă Dunărea contra lui Vlad Țepeș, Sultanul le-a dăruit «30 mii de zloți» Arhiva istorică I, 2 p. 8.

4.

Anul 1511. Doamna Voica, soția lui Mihnea cel Rău, reclamă o datorie «in una summa florenos centum in asperis» (o pungă de 100 florini în aspri) Hurmuzaki-Iorga *Docum.* XV, 1 p. 216 (391).

5.

Anul 1550. Monetele ce circulau în Transilvania, Moldova și Muntenia: «Per hanc totam regionem vetere saltem moneta Hungarica, item asparis argenteis et aureis, tam Hungaricis quam Turcicis utuntur, neque aliam quamcumque monetam ipsis incognitam publico quaestu exponendam admittunt». Reychersdorff, *Chronographia Transylvaniae* 1550 p. 31.

6.

Anul 1577. «Der Weyda in der Walachey muss dem Türkischen Kayser jährlich 150.000 Crohnen (etliche sagen sogar 200.000) geben Siebenbürgen wie auch Ragussa giebt jedes jährlich 10 oder 12.000 Crohnen». Gerlach, *Tagebuch* p. 259.

7.

Anul 1580. «Tributul Bogdaniei (Moldovei), adică 80.000 ducați a sosit luna trecută (Mai) la 28 și fu remis Porții Otomane la 30,

în care zi fu adus și a doua zi plătit și tributul Valahiei, 80 pungi de aspri, adică cam 160.000 scuzi». Arhiva ist. I, p. 174.

8.

Anul 1595. Luând cu leafă soldați din Ardeal, Mihai Viteazul le-a oferit 5 taleri pe lună pentru un călăreț, 3 taleri pentru un pedestraș, plus haine, pâine și «dobândă slobodă». Hurmuzaki *Docum.* XII, p. 44 (92).

9.

Anul 1702. În principatele Române circulau: «Dutch or Venetian lion dollars, quarts of Poland, small saxon coins, here called bains of which 132 make a lion dollar» E. Chishull, *Travels in Turkey*, London 1747 p. 82 (Deci *dutce* sau taleri venețieni cu figura leului).

10.

Pe la 1817. «Cursierende Münzsorten (în Principate) sind: Holländer und Kaiserliche Dukaten, russische Rubeln, Türkische Piaster, silberne und kupferne Paral. Nach dem Paral sind alle übrigen Münzen zu berechnen. 40 Paral machen einen Piaster, auch Leu genannt... (7 piaști = 1 ducat olandez). Es sind eine Menge türkischer Gold und Silbermünzen im allgemeinen Umlauf..

«Der Leu à 40 Para heist türkisch Egorosch (guruș), der russische Rubel altmischlik (= piesa de 60). In Convention gelde berechnet gilt der Leu höchstens 40 Kreuzer. Ein Beutel (pungă) = 500 Piaster». Karaczay, *Beiträge zur Europ. Länderkunde*, Wien 1818 p. 40—41

11.

Anul 1818. 1 Rouble = 100 capiechi. 20 Roubel = 1 pound sterling. Silver rouble of Peter the great = 3 sh. 8 d; silver rouble of Empren Anne = 3 sh. 6¹/₄ d; silver rouble of Elisabeth = 3 sh. 5¹/₂ d; of Catherina = 3 sh. 1¹/₂; of Emperor Alexander = 3 sh. 1 d. Turkish piaster = 1 L. sterl. Macmichael, *Journey*, London 1819 p. V—VI.

Zarafii evrei din Chișinău au: «Venetian sequins, Autch ducats, fondushi, stabols (monete de aur turcești), Russian copeck pieces». *Ibid* p. 65.

SIGILOGRAFIE ȘI ERALDICĂ ROMÂNEASCĂ

Primele peceți cu stemele unite ale Moldovei și Țării-Românești

Nu este nevoie să insist asupra însemnătății pe care o au pecețile (sigiliile) pentru cunoașterea deplină a istoriei noastre, nici asupra legăturilor strânse ce există între numismatică și sigilografie.

De asemenea nu mai cred necesar să arăt valoarea monumentelor eraldice și marea afinitate dintre știința eraldică și celelalte două.

Am vorbit despre toate acestea destul de amănunțit într'un studiu pe care l-am publicat nu de mult în această revistă (anul 1922 p. 75).

Țin însă să dovedesc prin exemple cele spuse acolo, și deci deschid o rubrică nouă pentru colaboratorii și cititorii Buletinului, rubrică menită să cuprindă cercetări și studii cu privire la sigilografia și eraldica românească.



Fig. 1.

C-tin Mavrocordat (1735)

Intre manifestările cele mai interesante ale sigilografiei noastre este și următoarea: găsim încă în veacul al XVIII-lea peceți cari reprezintă stema Moldovei unită sub aceiaș coroană cu stema Țării-Românești.

Intr'o luminoasă conferință ținută în vara anului trecut la Universitatea populară din Vălenii-de-Munte, învățatul nostru profesor, d. N. Iorga, a atras atențiunea auditorilor asupra acestei chestiuni, arătând că din epoca atât de detestată a Fanarioților ne-au rămas cele dintâi dovezi materiale despre existența ideii de unire a celor două țări românești. Mulți Domni fanarioți ocupând pe rând și tronul Moldovei și tronul Țării-Românești și-au luat obiceiul ca să pună în pecețile lor stemele ambelor țări, alătura una de alta, și au sugerat astfel supușilor lor ideia unirii.

Studiind mai deaproape această chestiune, am putut constata — cu ajutorul peceților din veacul al XVIII-lea ce le-am avut la îndemână ¹⁾ — că stema unită a fost întrebuințată numai de către

¹⁾ Notițele despre aceste peceți le am dinainte de război; astăzi chestiunea este cu mult mai greu de studiat din cauză că lipsesc un mare număr de documente atât dela Academia Română, cât și dela Arhivele Statului, fiind evacuate la Moscova.

Domnii, cari au avut ocazie să ocupe și tronul Moldovei și cel al Țării-Românești, pe câtă vreme cei ce n'au domnit decât într'una din aceste țări, n'au întrebuințat-o.¹⁾

De altă parte alcătuitorul stemei nu pare a fi fost cel dintâi Domn fanariot care a domnit și într'o țară și în ceialaltă, Nicolae Mavrocordat, ci fiul său Constantin Mavrocordat. Dela acesta ni s'a păstrat prima pecete, ce reprezintă stema unită a celor două principate românești. Ea are indicat pe dânsa anul 1733.²⁾

Documentul cu această pecete datează din 1735, deci din prima domnie a lui Constantin-Vodă în Moldova, care începe la 16 Aprilie 1733, dată când el a fost transferat din Țara-Românească, unde domnise de două ori între Septembrie 1730 și Aprilie 1733. Deci putem fixa ca epocă de alcătuire a primei peceti cu stema unită anul 1733, după 16 Aprilie. Modul cum este alcătuită această stemă nouă pe pecetea



Fig. 2
Matei Ghica (1741)

din 1733 este foarte simplu: două medalioane așezate alături în câmpul pecetii, dintre cari primul (dreapta eraldică) conține stema Moldovei (capul de bou cu stea între coarne), iar al doilea (stânga eraldică) stema Țării-Românești (acvila cu cruce în cioc). Sus între medalioane o coroană, iar jos anul: 1733.³⁾



Fig. 3
C-tin Racoviță (1758) (dreapta eraldică) stema Moldovei și alături de ea (stânga eraldică) a Țării-Românești (Fig. 1).

Din cauza că în momentul când a format stema cea nouă Constantin Mavrocordat eră Domn în Moldova, stemele parțiale a

¹⁾ De pildă n'o găsim la Ioan Calimachi, Gr. Calimachi, Gr. Al. Ghica, C-tin Moruzi, Alex. Calimachi și Al. Hangerli, cari au domnit numai în Moldova; nici la St. Racoviță. Alex. Ghica, Grig. III Ghica, C-tin Hangerli, Al. Sutz și I. Caragea, cari au domnit numai în Țara-Românească.

²⁾ Docum. A. R. LII, 251 din Iași 17 Ian. 1735. Documentul nu mai există, dar pecetea este reprodușă în albumul sigilografic al lui D. C. Sturza Scheianu, aflător la Academia Română.

³⁾ Pecetea fiind cam ștearsă n'am putut reproduce stema.

celor două principate au fost așezate în așa fel, încât locul prim (dreapta eraldică) îl ocupă stema Moldovei și al doilea (stânga eraldică) stema Țării-Românești.



Fig. 4. Alex. C. Mavrocordat (1785)

dem întrebuințată nu numai în sigiliile inelare ale Domnului, ci și ca stemă oficială, înlocuind în actele publice stemele vechi ale celor două țări. Cu toate acestea cum am spus mai sus, ea nu este întrebuințată decât de Domnii cari au stăpânit în fiecare din cele două principate românești, pe câtă vreme cei ce au domnit numai într'un singur principat întrebuințează pecetea cu stemele cele vechi. Excepție fac numai Domnii Alex. C. Mavrocordat (1782—1785) și Alex. I. Mavrocordat (1785—1786), cari deși au domnit numai în Moldova, întrebuințează cu toate acestea stema unită. Aceasta probabil fiindcă părinții amândurora au domnit și în Moldova și în Țara-Românească.

Acest fapt are importanță, de oarece toți Domnii următori au păstrat această dispoziție și stema unită s'a menținut astfel până la sfârșitul epocii fanariote, și în Moldova și în Țara-Românească, adică având în locul prim stema Moldovei și în al doilea a Țării-Românești.

S'ar putea crede că stema aceasta ar fi fost numai un blazon familiar al unor Domni fanarioți. Dar nu este așa, căci dela început o vedem



Fig. 5. Mihail C. Sutzu (1793)

În figurile alăturate (Fig. 2—5) am reprodus peceti cu stema unită dela diferiți Domni din veacul al XVIII-lea; ele dovedesc că stema a rămas aceeași și numai ornamentica s'a modificat conform cu spiritul timpului.

Cât de puternic se fixase, în a doua jumătate a veacului al XVIII-lea, tipul stemei unite dovedesc monetele ce s'au bătut de către administrația rusească în timpul ocupațiunii dela 1769—1774. De oarece aceste monete urmau să circule în amândouă principatele, s'a adoptat ca tip stema unită — ce acum aveă o vechime de 40 de ani — cu stema Moldovei în locul întâi ca pe peceti.

Fiindcă stema aceasta a fost întrebuințată de atât de mulți Domni fanarioți nu numai în actele oficiale, dar și în corespondența lor particulară, ea a devenit foarte cunoscută. Monetele bătute de Ruși au contribuit și ele în mare măsură la popularizarea ei. De aceea este natural să credem, că ea a înlesnit mult răspândirea ideii de unitate națională, ideie care tocmai în acel timp se agită și prin alte mijloace.

CONST. MOISIL

BIBLIOGRAFIE

I. N. SVORONOS, *Trésor de la numismatique grecque ancienne. Les monnaies d'Athènes*, Munich (Bruckmann) 1923; fasc. I, planșele 1—20. De multă vreme regretatul numismat din Atena, I. N. Svoronos, pregăteă editarea unei mari opere, care să cuprindă întreagă dezvoltarea monetăriei vechi grecești. Planul său eră ca în colaborare cu savanți din lumea întreagă, să scoată la lumină o sumă de lucrări paralele, redactate după aceeași metodă, și astfel la un moment dat să se poată pune la îndemâna publicului o oglindă fidelă a evoluției numismatice antice grecești.

Pentru sine Svoronos își rezervase redactarea părții privitoare la monetele ateniene, și fascicolul întâi din această lucrare, apărut o jumătate de an după moartea lui, arată de o parte modul cum concepeă el întreagă opera, de altă parte minuțiozitatea cu care studiase monetele ateniene.

După părerea sa opera proiectată nu trebuia să aibă text explicativ, ci numai planșe cari să reproducă toate tipurile și va-

riantele monetelor grecești, așezate în ordine cronologică. Abia pe marginea acestor planșe se dădeau oarecari indicații sumare despre proveniența, metalul și greutatea pieselor. În chipul acesta opera putea ține cu succes locul unei colecțiuni de monete ideală — căci cuprindea specimene din toate cabinetele numismatice, publice și particulare — dar în schimb cercetătorii nu aveau putința să-și dea seamă în mod sigur de motivele cari au prezidat la determinarea și clasificarea lor.

Primul fascicol al monetelor ateniene conține 20 de planșe mari; cari cuprind monetele acestui oraș dela origine și până la anul 297 în. d. Cr. Alte fascicule îi vor urma, așa că întreagă lucrarea va conține 120 planșe.

Pentru ca cetitorii noștri să-și poată da seamă de minuțiozitatea cu care a clasat Svoronos monetele ateniene, voi însemna aici epocele sfabilite de el:

Epoca anterioară lui Solon (pl. I); Epoca lui Solon până la Pisistrat (594—560) (pl. II); Descoperirile din Acropole (pl. III) Epoca lui Pisistrat: prima tiranie (pl. IV); a doua tiranie și al doilea război civil (pl. V); Idem: a treia tiranie. Hippias până la moartea lui Hipparch (pl. VI); Ultimii ani ai lui Hippias până la bătălia dela Marathon (pl. VII); Epoca lui Temistocle și Cimon (pl. VIII); Dela exilul lui Cimon până la moartea lui (pl. IX); Epoca lui Pericle până la anul 431 (pl. X); Epoca războiului peloponeziac până la 429 (pl. XI); Idem, până la pacea lui Nicias 421 (pl. XII); Idem până la expediția în Sicilia 415 (pl. XIII); Idem, până la bătălia dela Notion 407 (pl. XIV); Idem, până la căderea celor 30 de tirani 403 (pl. XV); Până la cucerirea insulei Samos 365 (pl. XVI); Până la Filip II 359 (pl. XVII); Kollyboi (monetele mărunte de aramă) (pl. XVIII); Epoca lui Filip II (pl. XIX); Epoca lui Alexandru cel Mare și urmașii săi până la 297 (pl. XX).

Lucrarea a putut să apară grație savantului numismat Kurt Regling, directorul Muzeului din Berlin, care din prietenie pentru regretatul Svoronos, a luat asupra sa răspunderea de a o continua după moartea autorului.

C. M.

COMITETUL SOCIETĂȚII NUMISMATICE ROMANE

1922—1924

Președinte: *M. C. Sulzu*; vice-președinte: *Al. Cantacuzăno*;
secretar general: *Dr. G. Serevanu*; casier-contabil: *V. N. Popp*; membri: *N. Buleulescu, W. Knechtel, Const. Moisil, M. Seulescu, C. I. Zornfirescu*; secretar-redactor al Buletinului:
Const. Moisil.

CUPRINSUL

M. C. Soutzo, La mine luorde d'Athènes, la réforme financière de Solon, la drachme attique legère ou denier de Néron.

L. Ruzicka, Une collectionneuse royale de monnaies: Christine de Suède.

C. I. Karadja, Un episod din istoria numismaticei levantine.

Const. Moisil, Convorbiri numismatice: Tradițiile privitoare la invențiunea monetei.

Victor N. Popp, Medaliile lui Cuza Vodă: Medaliile pentru noile instituțiuni.

DOCUMENTE.

SIGILOGRAFIE ȘI HERALDICA. Const. Moisil, Primele peceti cu stemele unite ale Moldovei și Țării Românești.

BIBLIOGRAFIE.

Redacția nu răspunde de părerile exprimate de către autorii studiilor publicate în revistă.

Abonament anual lei 50. Membrii societății primesc revista gratuit.

Redacția: Calea Victoriei 135.

Administratoare: D-na Elena C. Moisil, Calea Șerban-Vodă 70.
